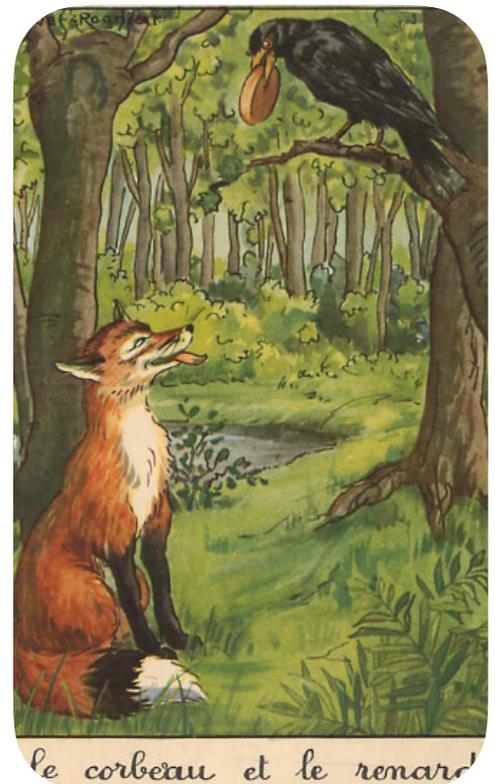


Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans  
doute. »  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait  
plus.

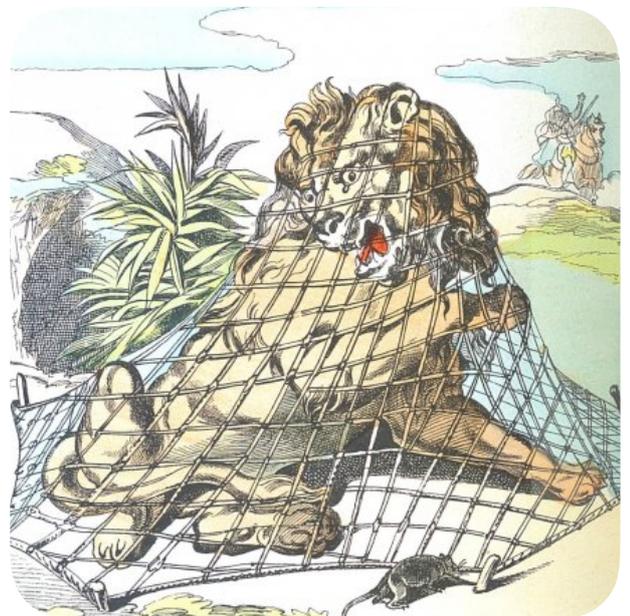
Jean de La Fontaine



## 2. Le Lion et le Rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux Fables feront foi,  
Tant la chose en preuves abonde.  
Entre les pattes d'un Lion  
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le Roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?  
Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
Ce Lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissements ne le purent  
défaire.  
Sire Rat accourut, et fit tant par ses  
dents  
Qu'une maille rongée emporta tout  
l'ouvrage.  
Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

Jean de La Fontaine



La Cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.

### 3. La Cigale et la Fourmi

Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'Oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
– Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaise.  
– Vous chantiez ? j'en suis fort aise.  
Eh bien! dansez maintenant.

Jean de La Fontaine



La fourmi ayant stocké  
Tout l'hiver  
Se trouva fort encombrée  
Quand le soleil fut venu :  
Qui lui prendrait ses morceaux  
De mouches ou de vermisseaux ?  
Elle tenta de démarcher  
Chez la cigale, sa voisine,  
La poussant à s'acheter  
Quelques grains pour subsister  
Jusqu'à la saison prochaine.  
« Vous me paierez, lui dit-elle,  
Après l'oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »

## 4. *La fourmi et la cigale*

La cigale n'est pas gourmande :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps froid ?  
Dit-elle à cette amasseuse.  
– Nuit et jour à tout venant  
Je stockais, ne vous déplaie.  
– Vous stockiez ? j'en suis fort aise ;  
Et bien soldez maintenant. »

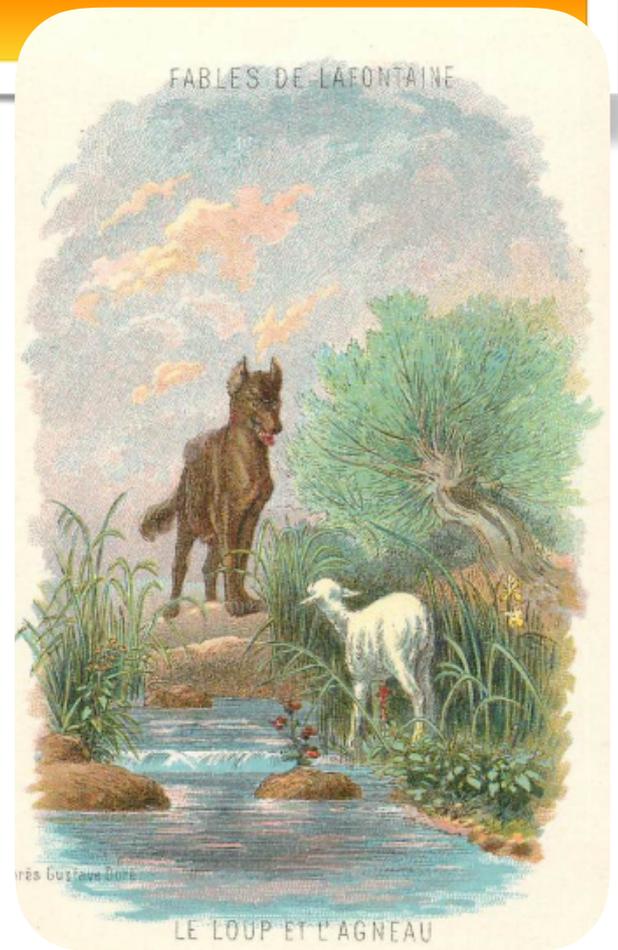
François Sagan



La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.  
Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
– Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
– Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.  
– Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
– Je n'en ai point.  
– C'est donc quelqu'un des tiens :  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers, et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge.  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.

## 5. *Le loup et l'agneau*

Jean de La Fontaine



## 6. *Le laboureur et ses enfants*

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.  
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents.  
Un trésor est caché dedans.  
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.  
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repasse.  
Le père mort, les fils vous retournent le champ  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.  
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
De leur montrer avant sa mort  
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine



Une Grenouille vit un boeuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf  
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur,

## 7. La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le

Disant : Regardez bien, ma soeur ;

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?

– Nenni. – M'y voici donc ? – Point du tout. – M'y voilà ?

– Vous n'en approchez point. La chétive pécore

S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :

Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,

Tout petit Prince a des Ambassadeurs,

Tout Marquis veut avoir des Pages.

Jean de La  
Fontaine



## 8. *Les deux mulets*

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,  
L'autre portant l'argent de la gabelle  
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
Il marchait d'un pas relevé,  
Et faisait sonner sa sonnette:  
Quand, l'ennemi se présentant,  
Comme il en voulait à l'argent,  
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,  
Le saisit au frein et l'arrête.  
Le mulet, en se défendant,  
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire.  
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?  
Ce mulet qui me suit du danger se retire;  
Et moi j'y tombe et je péris!  
- Ami, lui dit son camarade,  
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut  
emploi:  
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme  
moi,  
Tu ne serais pas si malade.

Jean de La Fontaine



## 9. *Le rat de ville et le rat des champs*

Autrefois le rat des villes  
Invita le rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :  
Rien ne manquait au festin ;  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit :  
Le rat de ville détale ,  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le citadin de dire :  
«Achevons tout notre rôl.

-C'est assez, dit le rustique ;  
Demain vous viendrez chez moi.  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre!»

Jean de la Fontaine



## 10. *Le Chêne et le Roseau*

Le chêne un jour dit au roseau :  
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête.  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrai de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
- Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le nord eût porté jusque là dans ses  
flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des  
morts.

Jean de La Fontaine

Le pot de fer proposa  
Au pot de terre un voyage.  
Celui-ci s'en excusa,  
Disant qu'il ferait que sage  
De garder le coin du feu,  
Car il lui fallait si peu,  
Si peu, que la moindre chose  
De son débris serait cause :  
Il n'en reviendrait morceau.  
"Pour vous, dit-il, dont la peau  
Est plus dure que la mienne,  
Je ne vois rien qui vous tienne.  
-Nous vous mettrons à couvert,



## 11. *Le pot de terre*



Repartit le pot de fer :  
Si quelque matière dure  
Vous menace d'aventure,  
Entre deux je passerai,  
Et du coup vous sauverai."  
Cette offre le persuade.  
Pot de fer son camarade  
Se met droit à ses côtés.  
Mes gens s'en vont à trois pieds,  
Clopin-clopant comme ils peuvent,  
L'un contre l'autre jetés  
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.  
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas  
Que par son compagnon il fut mis en éclats,  
Sans qu'il eût lieu de se plaindre .

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,  
Ou bien il nous faudra craindre  
Le destin d'un de ces pots .

Jean de La Fontaine

## 12. Le héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,  
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:  
Il côtoyait une rivière.  
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;  
Ma commère la carpe y faisait mille tours,  
Avec le brochet son compère.  
Le héron en eût fait aisément son profit:  
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.  
Mais il crut mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appétit:  
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.  
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,  
S'approchant du bord, vit sur l'eau  
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux,  
Comme le rat du bon Horace.  
«Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse  
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?»  
La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
«Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!  
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne  
plaise!»  
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon  
Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise  
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:  
Les plus accommodants, ce sont les plus  
habiles;  
On hasarde de perdre en voulant trop  
gagner.  
Gardez-vous de rien dédaigner,  
Surtout quand vous avez à peu près votre  
compte.  
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte:  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons  
Jean de La Fontaine

